
Mémoires du duc de Saint-Simon : Tome douzième

Numéro d'inventaire : 1977.07112.7

Auteur(s) : Louis de Rouvroy duc de Saint-Simon

Type de document : livre

Éditeur : Librairie Hachette et Cie

Imprimeur : Imprimerie Arnous de Rivière et Cie

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1874

Inscriptions :

- lieu d'édition inscrit : Paris : Boulevard Saint-Germain, 79
- lieu d'impression inscrit : Paris : Rue Racine, 26
- tampon : Lycée du Havre : Bibliothèque générale : Section Série : N°2254(faux-titre)
- étiquette : Librairie des écoles primaires Le Bocey : Hâvre(faux-titre)

Matériau(x) et technique(s) : papier

Description : Couv. papier, étiquette collée sur dos ("283"). Nombreux cahiers non coupés sur la partie supérieure.

Mesures : hauteur : 18,8 cm ; largeur : 12 cm

Mots-clés : Littérature française

Utilisation / destination : (Œuvre proposée dans une bibliothèque scolaire de lycée)

Historique : La couverture et la page de titre précise: "publiés par MM. Chérueil et Ad. Regnier fils et collationnés de nouveau pour cette édition sur le manuscrit autographe" et "avec une notice de M. Sainte-Beuve".

Autres descriptions : Nombre de pages : 476 p.

Langue : français

Table des matières : Table des chapitres

MÉMOIRES
DU DUC
DE SAINT-SIMON

PUBLIÉS PAR
MM. CHÉRUEL ET AD. REGNIER FILS
ET COLLATIONNÉS DE NOUVEAU POUR CETTE ÉDITION
SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

AVEC UNE NOTICE DE M. SAINTE-BEUVE

—
TOME DOUZIÈME
—

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1874

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON.



CHAPITRE PREMIER.

Caractère de Louis XIV. — M^{me} de la Vallière; son caractère. — Le Roi hait les sujets, est petit, dupe, gouverné en se piquant de tout le contraire. — L'Espagne cède la préséance; satisfaction de l'affaire des Corses. — Guerre de Hollande; paix d'Aix-la-Chapelle; siècle florissant. — Conquêtes en Hollande et de la Franche-Comté. — Honte d'Heurtebise. — Le Roi prend Cambray; Monsieur bat le prince d'Orange à Cassel, prend Saint-Omer, et n'a pas depuis commandé d'armée. — Siège de Gand; expéditions maritimes; paix de Nimègue; Luxembourg pris. — Gênes bombardé; son doge à Paris. — Fin du premier âge de ce règne. — Guerre de 1688, et sa rare origine. — Honte de la dernière campagne du Roi. — Paix de Turin, puis de Ryswick. — Fin du second âge de ce règne. — Vertus de Louis XIV; sa misérable éducation; sa profonde ignorance; il hait la naissance et les dignités, séduit par ses ministres. — Superbe du Roi, qui forme le colosse de ses ministres sur la ruine de la noblesse. — Goût de Louis XIV pour les détails; avantages de ses ministres, qui abattent tout sous eux, et lui persuadant que leur puissance et leur grandeur n'est que la sienne, se font plus que seigneurs et tout-puissants. — Raison secrète de la préférence des gens de rien pour le ministère. — Nul vrai accès à Louis XIV, enfermé par ses ministres. — Rareté et utilité d'obtenir audience du Roi. — Importances des grandes entrées. — Ministres causes de la superbe du Roi.

Ce fut un prince à qui on ne peut refuser beaucoup de bon, même de grand, en qui on ne peut méconnoître plus de petit et de mauvais, duquel il n'est pas possible de discerner ce qui étoit de lui ou emprunté; et dans l'un et dans l'autre rien de plus rare que des écrivains qui en aient été bien informés, rien de plus difficile à rencontrer que des gens qui l'aient connu par eux-mêmes et par

expérience et capables d'en écrire, en même temps assez maîtres d'eux-mêmes pour en parler sans haine ou sans flatterie, de n'en rien dire que dicté par la vérité nue en bien et en mal. Pour la première partie on peut ici compter sur elle; pour l'autre on tâchera d'y atteindre en suspendant de bonne foi toute passion.

Il ne faut point parler ici de ses premières années. Roi presque en naissant, étouffé par la politique d'une mère qui vouloit gouverner, plus encore par le vif intérêt d'un pernicieux ministre, qui hasarda mille fois l'État pour son unique grandeur, et¹ asservi sous ce joug tant que vécut ce premier ministre, c'est autant de retranché sur le règne de ce monarque. Toutefois il pointoit sous ce joug. Il sentit l'amour, il comprenoit l'oisiveté comme l'ennemie de la gloire; il avoit essayé de foibles parties de main vers l'un et vers l'autre; il eut assez de sentiment pour se croire délivré à la mort de Mazarin, s'il n'eut pas assez de force pour se délivrer plus tôt. C'est même un des beaux endroits de sa vie, et dont le fruit a été du moins de prendre cette maxime, que rien n'a pu ébranler depuis, d'abhorrer tout premier ministre, et non moins tout ecclésiastique dans son conseil. Il en prit dès lors une autre, mais qu'il ne put soutenir avec la même fermeté, parce qu'il ne s'aperçut presque pas dans l'effet qu'elle lui échappa sans cesse, ce fut de gouverner par lui-même, qui fut la chose dont il se piqua le plus, dont on le loua et le flatta davantage, et qu'il exécuta le moins.

Né avec un esprit au-dessous du médiocre, mais un esprit capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui sans imitation et sans gêne, il profita infiniment d'avoir toute sa vie vécu avec les personnes du monde qui toutes en avoient le plus, et des plus différentes sortes, en hommes et en femmes de tout âge, de tout genre et de tous personnages.

1. Saint-Simon a écrit ici *été*, en interligne.

S'il faut parler ainsi d'un roi de vingt-trois ans, sa première entrée dans le monde fut heureuse en esprits distingués de toute espèce. Ses ministres au dedans et au dehors étoient alors les plus forts de l'Europe, ses généraux les plus grands, leurs seconds les meilleurs, et qui sont devenus des capitaines en leur école, et leurs noms aux uns et aux autres ont passé comme tels à la postérité d'un consentement unanime. Les mouvements dont l'État avoit été si furieusement agité au dedans et au dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient formé quantité d'hommes qui composoient une cour d'habiles et d'illustres personnages et de courtisans raffinés.

La maison de la comtesse de Soissons, qui, comme surintendante de la maison de la Reine, logeoit à Paris aux Tuileries, où étoit la cour, qui y régnoit par un reste de la splendeur du feu cardinal Mazarin, son oncle, et plus encore par son esprit et son adresse, en étoit devenue le centre, mais fort choisi. C'étoit où se rendoit tous les jours ce qu'il y avoit de plus distingué en hommes et en femmes, qui rendoit cette maison le centre de la galanterie de la cour, et des intrigues et des menées de l'ambition, parmi lesquelles la parenté influoit beaucoup, autant comptée, prisée et respectée lors, qu'elle est maintenant oubliée. Ce fut dans cet important et brillant tourbillon où le Roi se jeta d'abord, et où il prit cet air de politesse et de galanterie qu'il a toujours su conserver toute sa vie, qu'il a si bien su allier avec la décence et la majesté. On peut dire qu'il étoit fait pour elle, et qu'au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, les grâces, la beauté, et la grande mine qui succéda à la beauté, jusqu'au son de sa voix et à l'adresse et la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne, le faisoient distinguer jusqu'à sa mort comme le roi des abeilles, et que, s'il ne fût né que particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaisirs, de la galanterie, et de faire les plus grands désordres d'amour. Heureux s'il